

L'ethnologie et la notion du bonheur collectif

Asen Balikci

Volume 3, Number 6 (18), December 1961

Le bonheur tel qu'on le vit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Balikci, A. (1961). L'ethnologie et la notion du bonheur collectif. *Liberté*, 3(6), 746–749.

L'ethnologie et la notion du bonheur collectif

ASEN BALIKCI

La notion de bonheur telle qu'élaborée par la philosophie occidentale et perçue par le citadin cultivé est complexe. Elle est riche en ramifications ethniques et concerne non seulement les relations de l'homme avec ses semblables mais surtout les rapports du sujet avec sa conscience et les valeurs qui en forment le contenu. Grâce à un effort intelligent l'honnête homme peut accéder à l'état de bonheur, percevoir sa situation dans sa totalité et la décrire, pour ainsi dire de l'intérieur.

Ce qu'il y a d'important dans cette démarche, c'est que l'analyse demeure centrée sur le cheminement intellectuel d'un seul individu. On possèdera donc ici, le tableau délicat de l'état de conscience d'une personne qui sera qualitativement distincte de celui d'une autre.

Peut-on faire la somme de ces analyses introspectives pour essayer de définir le "niveau" ou le "pourcentage" de bonheur vécu par les membres d'une collectivité? Non, car la notion de bonheur a quelque chose de tellement intime, qualitatif et personnel qu'elle ne se prête point à la manipulation statistique. Bref, nous n'avons que faire de cette approche introspective, purement intérieure.

En ethnologie, il nous faut chercher d'autres critères extérieurs et extérieurement vérifiables sur lesquels fonder l'étude du bonheur. Il est clair que ceci ne peut être effectué qu'à condition de donner une définition différente et un peu restreinte de la notion de bonheur qui appartient en propre à la philosophie. Ne peut-on postuler en effet que dans une large mesure le bonheur d'un individu dépend des relations harmonieuses qu'il entretient avec ses prochains, c'est-à-dire la société, de la façon satisfaisante dont il accomplit ses multiples rôles qui sont souvent autant de fonctions sociales, de la manière dont il comprend, respecte et fait siennes les valeurs de la communauté?

On pourrait considérer un peu arbitrairement le bonheur d'un individu comme étant en relation étroite avec son ajustement à la société et son intégration à la culture locale. En relation avec cette définition restreinte, les indices de désorganisation sociale et de désintégration culturelle deviennent des instruments d'analyse du niveau de "bonheur collectif" des populations.

Il faut souligner immédiatement que ces indices objectifs sont généralement applicables, tant à l'analyse de vastes sociétés (comme les nations modernes étudiées par les sociologues) qu'à la description des petites communautés primitives que l'ethnologue préfère. Voyons d'abord quels sont ces indices.

Le taux variable du suicide dans certaines sociétés étudiées par E. Durkheim constitue le critère le plus sûr de désintégration sociale. Mais l'on trouve différents types de suicides dans des types différents de sociétés. Le soldat japonais qui se poignarde pour avoir failli à l'accomplissement de son devoir, le croyant hindou qui s'immole devant le chariot de l'idole ont tous les deux décidés de se tuer en raison de la fermeté même de leur attachement à un devoir patriotique ou à une croyance religieuse. C'est à la suite d'une trop forte participation à la vie collective que le soldat et le croyant mettent fin à leurs jours.

Bien différents sont les cas du petit bourgeois célibataire, de la veuve qui habite une grande ville et dont personne ne veut, du chômeur qui ne trouve pas d'emploi, des vieux sans famille, de l'homme qui a perdu toute foi religieuse et que l'anxiété ronge. Le taux élevé du suicide parmi les personnes de ces catégories correspond à leur état isolé au sein de la société. Il exprime un malaise, une certaine désorganisation des sociétés domestiques ou religieuses, il est négation même du bonheur.

Il est d'autres indices non moins sûrs qui caractérisent la désorganisation sociale qui est à l'origine de multiples anxiétés et souffrances. Le taux élevé du divorce dans certains pays fortement urbanisés et particulièrement dans les villes, ainsi que la fréquence de certaines maladies mentales dont on peut deviner les origines sociales sont également le résultat de tensions profondes et de désharmonies au sein de la société hétérogène. Sur la surface sociale, ces malaises s'expriment dans l'éclatement de la famille et la multiplication des hôpitaux pour malades mentaux. Est-il besoin de souligner les possibilités de vies heureuses ainsi détruites ?

Si le sociologue trouve dans les statistiques démographiques un moyen d'étudier la désorganisation sociale et tout ce qu'elle entraîne de malheur humain, l'ethnologue qui étudie les communautés tribales isolées en participant de façon intime à la vie quotidienne des indigènes sait percevoir le bonheur (ou le malheur) de ses hôtes de façon bien plus directe. L'ethnologue, attiré par l'exotique, a pour tâche de décrire de la façon la plus compréhensible et aussi la plus claire et harmonieuse la nature des relations interpersonnelles des primitifs. Ce faisant il en fait le système qu'il essaye de faire reposer sur quelques principes généraux. Et pour faire marcher le système il néglige tout ce qu'il y a de désharmonie, de tensions, de source de conflits dans la vie sociale réelle. Le lecteur

plongé dans les travaux ethnographiques trouvent souvent une image idéalisée de la vie primitive. Heureusement, il existe des observateurs perspicaces qui savent voir et fidèlement décrire la vie réelle des humains dans les coins les plus reculés de l'univers.

Durant l'hiver de 1922 le célèbre explorateur danois Knud Rasmussen voyageait parmi les esquimaux Igloodik à l'extrémité Nord du continent américain. Ava, un vieil esquimau, très versé dans l'art du chamanisme était en train de renseigner Rasmussen sur les croyances religieuses de sa tribu. L'ethnographe, peu satisfait des réponses souvent ambiguës de son information essayait de déceler les secrets les plus mystérieux de la religion d'Ava en lui reposant à plusieurs reprises la question : " pourquoi ? " Ne pouvant répondre, Ava, excédé, sauta du banc de neige dans l'igloo où ils étaient en train de travailler et entraîna l'ethnographe dehors, dans la semi obscurité glacée de la nuit polaire. Le vent, très violent, soulevait la neige en nuages de la glace de mer pour la souffler au loin. C'est alors, devant ce paysage d'une extrême sévérité, que Ava demanda à l'ethnographe : " Afin de bien chasser et vivre heureux, l'homme a besoin de beau temps. Pourquoi ces tempêtes et toutes ces misères pour l'homme qui cherche sa nourriture ? Pourquoi ? " A ce moment un petit groupe de chasseurs s'approcha des huttes de neige après une journée d'attente sans résultat sur les trous où viennent respirer les phoques. Affamés, fatigués, leurs silhouettes avançaient lentement. Et Ava de demander de nouveau : " Pourquoi ? " Ensuite ils entrèrent dans l'igloo de Kublo qu'une toute petite flamme éclairait à peine : " Pourquoi fait-il si froid et sombre ici ? Si Kublo avait tué un phoque comme il le désirait, sa femme heureuse serait assise devant la lampe bien allumée, sans crainte de consommer trop d'huile. L'igloo serait chaud et plein de gaieté. Les enfants auraient pu sortir de dessous leurs couvertures et jouer. Pourquoi est-ce qu'il n'en est pas ainsi ? Pourquoi ? " Devant le silence de Rasmussen, Ava l'emmène dans l'igloo de sa vieille soeur Natseg, malade : " Pourquoi est-ce que les hommes doivent-ils être malades et souffrir ? Nous avons tous peur de la maladie. Voici ma soeur qui est vieille et qui n'a fait de mal à personne. Elle a eu une longue vie, beaucoup d'enfants et maintenant elle doit souffrir avant de mourir. Pourquoi ? Tu es également incapable de nous expliquer pourquoi la vie est ce qu'elle est. Toutes nos coutumes viennent de la vie et lui retourne. Nous n'expliquons rien, nous ne croyons en rien. C'est en ce que tu as vu que tu trouveras la réponse à tes questions. "

" Nous craignons la divinité du temps contre laquelle nous devons nous battre pour lui arracher notre nourriture ".

" Nous avons peur de Takanakapsuluk, la grande femme qui habite le fond des mers et qui règne sur les animaux de la mer ".

“ Nous avons peur de la maladie que nous rencontrons tous les jours autour de nous. Nous ne craignons pas la mort, mais la souffrance. Nous craignons les mauvais esprits de la vie, ceux de l'air, de la mer et de la terre, qui peuvent aider les sorciers à frapper les hommes ”.

“ Nous craignons les fantômes des hommes défunts et les esprits des animaux que nous avons tués ”.

* * *

Quelle place doit-on faire au bonheur dans la vie des Esquimaux Igloodik telle que décrite dans cet épisode ? Perdu dans l'immensité de la Toundra arctique, vivant au milieu des montagnes de glace, l'esquimau semble opprimé par l'anxiété ; la peur qu'il éprouve a pour source tour à tour la famine, la maladie, les mauvais esprits, la méchanceté des hommes. Quelle peinture de l'esquimau est vraie, celle de Rasmussen ou celle des photographes de passage qui nous montrent des visages souriants ?

L'exemple de Rasmussen est peut-être extrême, il a la vertu toutefois de nous rappeler que parmi les primitifs comme chez nous, la vie est plus qu'une succession de journées grisâtres, elle est éclairée par des moments de joie mais aussi entrecoupée par des nuits de profonde tristesse.

Asen BALIKCI
Département d'Anthropologie
Université de Montréal.